



## Le Journal de la Société des Océanistes

120-121 | 2005  
Ethnoécologie en Océanie

---

# Gerd Koch ou l'anthropologie comme science, art et travail d'urgence

Gilles Bounoure

---



### Édition électronique

URL : <http://jso.revues.org/505>  
ISSN : 1760-7256

### Éditeur

Société des océanistes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005  
Pagination : 212-216  
ISSN : 0300-953x

### Référence électronique

Gilles Bounoure, « Gerd Koch ou l'anthropologie comme science, art et travail d'urgence », *Le Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 120-121 | Année 2005, mis en ligne le 02 juillet 2008, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://jso.revues.org/505>

---

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© Tous droits réservés

# Gerd Koch ou l'anthropologie comme science, art et travail d'urgence

par

Gilles BOUNOURE\*

Lorsque j'ai appris qu'en disparaissant en mer à la façon des vieux navigateurs polynésiens, le 19 avril 2005, Gerd Koch avait exécuté un projet arrêté de longue date, l'émotion m'a conduit à relire son œuvre sous ce jour nouveau, et spécialement son tout récent ouvrage, *Sein und schein*, qu'il venait de m'adresser avec son « dernier souvenir ». Ses livres, ses articles, ses lettres, dont la rigueur et la concision se doublent souvent d'un humour rentré, je les avais sans doute lus avec le soin voulu, mais sans pouvoir en percevoir la gravité ou même le caractère testamentaire désormais si flagrants. Durant ces relectures, le souvenir m'est venu d'un autre anthropologue de premier plan, quoique à des titres différents, Alfred Gell, de ses derniers textes rédigés dans l'attente de la mort, et du volume posthume qui les reproduit, *The Art of Anthropology* (Athlone, Londres, 1999).

Gerd Koch aurait-il accepté la définition qu'y propose Alfred Gell de l'anthropologie « comme art » ? Nous n'en avons jamais parlé, mais j'ai quelques raisons de croire qu'il l'aurait admise, à d'importantes réserves près. Je tiens en même temps pour assuré qu'il se serait gaussé de la « culture de séminaire » dont Alfred Gell célèbre les mérites, lui attribuant même un rôle primordial dans l'élaboration de ses si brillantes spéculations. Congrès et séminaires, « terrains » de prédilection des Océanistes d'aujourd'hui, ou à tout le moins théâtres principaux de leurs travaux et de leurs « découvertes » ? Ces tendances

actuelles de la recherche dont Alfred Gell, s'avouant grand lecteur des romans de Meredith, fait un éloge qui n'est pas dénué d'ironie, Gerd Koch ne les ignorait pas et c'étaient quelques menus motifs de plus à son pessimisme général, qui en avait de plus sérieux, comme on verra.

Gell, Koch, il n'est pas question de poursuivre plus avant des comparaisons par trop écrasantes pour le premier comme pour n'importe qui d'autre, tant la carrière et les travaux du second dominent les études océaniques du dernier demi-siècle. Ce rapprochement permet toutefois de caractériser son œuvre comme une synthèse originale et réussie de ces tensions contradictoires où se trouve prise l'anthropologie depuis qu'elle existe, entre l'art et la science, comme entre « l'ethnologie de laboratoire » et « l'ethnographie de terrain ». C'est ce qui le conduisait, dans un entretien qu'il m'avait accordé en 2001, à se reconnaître aussi bien « romantique » dans ses déterminations que « positiviste » dans ses méthodes, livrant là un fil qui court dans l'ensemble de ses travaux et contribue à leur donner une exceptionnelle hauteur de vue.

L'ethnologie d'urgence, si l'on ose dire, est une idée allemande, formulée par Adolf Bastian dès la fondation du musée d'ethnographie de Berlin, et introduite outre-Atlantique grâce à Franz Boas. Aucun souci comparable n'a eu cours officiel en France, sauf chez les rares spécialistes, « romantiques attardés », des arts et traditions populaires d'Europe, dont on vient de supprimer

\* critique d'art, flongue@wanadoo.fr

le musée national dans l'indifférence générale. Tandis qu'en France les ethnologues s'attachaient de préférence à saisir l'essence des sociétés « sans histoire » ou même les invariants de toute société humaine, leurs collègues allemands perdaient rarement de vue l'historicité dominant leur discipline, jusqu'à leur dicter sujets à étudier, méthodes à appliquer, objets ou données à collecter.

On jugera peut-être le trait forcé. C'est pourtant une des raisons permettant de comprendre que si tard venu, enquêtant après la Deuxième Guerre mondiale dont les ravages avaient aussi bouleversé le Pacifique, Gerd Koch ait publié sur l'Océanie traditionnelle une somme d'informations le mettant largement au rang des Speiser (dont il fut l'élève), des Wirz ou des Rangî Te Hiroa. Le sentiment d'urgence lui venait de loin : la crise de 1929, qui frappa particulièrement sa famille alors qu'il avait 7 ans, l'arrivée au pouvoir des Nazis qu'il abhorrait, son adolescence passée à contourner répression comme embrigadement, sa jeunesse miraculeusement épargnée par la guerre, qu'il traversa en montant la garde sur les estuaires et les voies fluviales d'Allemagne, puis les ruines des bombardements, frappant aussi bien ses pauvres effets personnels que les musées d'ethnographie pour lesquels, dès son enfance, il s'était pris d'un intérêt mêlé d'horreur.

Reconstruire, inventorier ce qui avait été préservé, en approfondir l'étude, combler si possible les lacunes, saisir toutes les occasions d'accroître les connaissances et les collections, furent les préoccupations constantes des trente années de surmenage qu'il passa tantôt en missions dans le Pacifique, tantôt au musée régional de Hanovre, sa ville natale, puis au musée d'ethnographie de Berlin, dont il allait devenir le directeur exécutif jusqu'à sa retraite en 1985. Gerd Koch a montré dans deux livres récents (2005), entièrement publiés par ses soins (*Probleme und Erfahrungen, Expeditionen in die Südsee*, « Problèmes et expériences, missions scientifiques en Océanie » et *Sein und schein, die Eindeichung der Südsee in Berlin Dahlem*, « Réalité et apparence, l'enfermement du Pacifique entre les murs du musée de Berlin-Dahlem »), quelle vigilance méticuleuse était exigée pour mener à bien enquêtes ethnographiques et travail de musée. Ses notes de terrain, déposées avec l'ensemble de ses archives professionnelles au musée de Berlin, sont absolument exemplaires de diversité et de minutie.

L'historicité et le sentiment d'urgence marquent le premier grand livre de Gerd Koch, *Südsee, gestern und heute* (« L'Océanie, hier et

aujourd'hui », 1955), confrontant les fruits de sa première mission océanienne, aux Fidji, aux Samoa et dans l'archipel tongien surtout (1951-1952) et tout ce qu'avaient pu en écrire les Occidentaux, et qu'il vint lire dans des bibliothèques étrangères, notamment celle du musée de l'Homme, les bibliothèques spécialisées d'Allemagne restant alors inaccessibles ou en ruines. Le titre de ce volume, sa méthode à la fois historiciste et descriptive, le recours à une documentation si possible exhaustive, sont emblématiques de l'ensemble de son œuvre et du regard qu'il portait sur l'Océanie, depuis sa thèse restée inédite (*Die frühen europäischen Einflüsse auf die Kultur der Bewohner der Tonga-Inseln*, « Les premières influences européennes sur la culture des insulaires de Tonga », Göttingen, 1949), jusqu'aux derniers ouvrages édités « à titre privé », au ton plus personnel, voire polémique, sans cesser d'être scientifique.

Parmi une quantité impressionnante d'articles (sans parler des films et des enregistrements sonores) dont la portée n'a pas encore été pleinement mesurée, deux textes, écrits à trois décennies de distance, me paraissent particulièrement significatifs de la complexité de son attitude. En 1993, prolongeant son enseignement à l'université libre de Berlin quitté deux ans plus tôt, il définissait le travail de terrain comme une véritable ascèse exigeant de l'ethnologue la plus stricte neutralité et l'attention exclusive à collecter le plus grand nombre et le plus large spectre de données possibles (*Gesucht, gefunden und erworben – Ethnographica für die Staatlichen Museen Preußischer Kulturbesitz, Jahrbuch Preußischer Kulturbesitz xxx*). Ces principes austères ne l'avaient pas empêché, antérieurement, de ruiner un mythe européocentriste, sinon raciste, entretenu par nombre de soi-disant « savants », en démontrant concrètement que la prétendue indifférence aux couleurs des Océaniens, ou l'insuffisance alléguée de leurs lexiques spécialisés, tenaient en réalité à l'indifférence des « spécialistes » occidentaux, et à leur méconnaissance des langues et des conceptions de ceux dont ils osaient signaler les « lacunes » ou les tares (« *Farbenindifferenz* » bei pazifischen Völkern, *Festschrift A. Bühler*, 1965).

Cette démonstration scientifique indiquait aussi l'orientation de ses sentiments, et dans la période où je l'ai connu, Gerd Koch se définissait avec insistance, y compris pour éclairer ses propres réactions, *als ein Südseemann*, comme un homme des mers du Sud. L'enseigne par lui choisie pour publier ses derniers écrits, Failima, reprend le nom d'une méthode secrète d'autodéfense jadis en usage à Tuvalu. Si sa loyauté et

son dévouement d'homme de musée ont été amplement reconnus (à défaut d'être récompensés) en Allemagne, c'est plutôt la fidélité dans toutes ses implications qui pourrait qualifier ses engagements successifs auprès des communautés océaniques qu'il a visitées pour y recueillir les vestiges de leurs traditions.

De 1957 à 1971, il a certes reconstitué les collections océaniques de Berlin, en les exhumant des casemates qui les avaient abritées des bombardements, en les accueillant dans un bâtiment édifié sur ses indications, qui fut en son temps le musée d'ethnographie le plus moderne d'Europe et le mieux conçu pour les objets comme pour les visiteurs. Mais dans le même temps, c'était la « culture matérielle » de « zones grises » de la connaissance ethnographique, à préserver de toute urgence, celle des îles Gilbert, des Ellice, de Santa Cruz, des Abelam et pour une part aussi des Tolai de Nouvelle-Bretagne qu'il reconstituait, enregistrait et livrait à l'étude en autant de volumes devenus des classiques. Ils le sont, il faut le dire, moins aux yeux des « spécialistes » occidentaux souvent peu au fait des recherches allemandes qu'à ceux des peuples du Pacifique, qui commencent, grâce au généreux travail de Guy Slatter, à disposer de leurs versions anglaises.

Ces ouvrages dont il régla tous les détails pour qu'ils soient accessibles à un vaste public, format commode, expression claire et concise, prix très réduit, frappent pourtant par leur aspect encyclopédique. Sa curiosité universelle, les compétences multiples qu'elle avait développées en lui, il était amusant de voir Gerd Koch admettre qu'elles étaient foncièrement « romantiques », pour assurer aussitôt que telle devait être la posture « scientifique » d'un véritable ethnologue, la modestie des budgets mis à sa disposition le contraignant aussi d'abattre à lui tout seul l'ensemble des tâches que de grandes expéditions auraient distribuées entre divers spécialistes. Gerd Koch eut cependant l'occasion de concevoir et de diriger une expédition de cette ampleur dans les Hautes-Terres centrales de la Nouvelle-Guinée occidentale (Irian Jaya), et cette expérience le marqua profondément.

Informé que l'administration indonésienne et les missionnaires se disposaient à investir la dernière région inexplorée de cette province et à en « civiliser » les habitants, il obtint de pouvoir les précéder à la tête d'une équipe pluridisciplinaire (anthropologie physique, médecine générale, dentaire, tropicale, ethnopsychologie, anthropogéographie, linguistique, ethnologie, ethnosociologie, ethnomédecine, ethnomusicologie, économie, archéologie, géologie, paléontologie,

géomorphologie, sismologie, hydrologie, climatologie, botanique, agronomie, zoologie) afin de recueillir, au cours de six mois de séjour, toutes les données possibles sur le mode de vie des dernières communautés néolithiques subsistant en Nouvelle-Guinée, antérieurement à tout « contact » avec la « civilisation ». Les résultats de cette mission menée en 1974 furent publiés dans plus d'une vingtaine de volumes en langue allemande, de 1979 à 1998.

Dans l'introduction de sa contribution principale (*Malingdam*, 1984), Gerd Koch témoignait en ces termes du choc ressenti :

« Un ethnologue doit se garder de toute propension à idéaliser. Je dois dire cependant, d'après mon expérience de dix-huit sociétés dans sept régions différentes, et de quatorze îles polynésiennes, micronésiennes et mélanésiennes, qu'aucune ne m'a donné matière à réflexion que les Eipo de Malingdam. L'approche de ces hommes apparemment si éloignés de nous dans le temps et l'espace a été beaucoup plus facile et rapide que dans les sociétés "civilisées" depuis plus d'un siècle. Ils étaient conscients de leur valeur, prenaient leur part de la "supériorité" européenne sans jamais s'en montrer bouleversés, et sans s'effrayer des produits de notre technique dont ils comprenaient vite le fonctionnement bien mieux que la plupart des Européens. Leurs réactions étaient pragmatiques, rationnelles, et témoignaient d'une grande mobilité d'esprit.

« L'individu jouissait d'une large autonomie à l'intérieur de cette société "acéphale" qui n'était anarchique qu'en apparence mais vivait traditionnellement sous l'empreinte de ses convictions spécifiques, de ses règles et conceptions sociales implicites, et avait par conséquent ses principes organisateurs auxquels ses membres initiaient la jeunesse et adhéraient invariablement. On n'avait pas à y craindre de voir sa propre individualité contestée, annihilée, ou infantilisée. Si bien que devant une société si simple sur le plan matériel, on est amené à se demander si le développement en Europe a été beaucoup plus sensé, et généralement si nous pouvons représenter un "progrès" par rapport à ces hommes apparemment "primitifs". Ce fut sans doute la seule et dernière occasion de notre temps qui ait permis de participer à l'existence maintenue à l'identique depuis des millénaires par une telle société et de constater que ce mode de vie est capable de satisfaire tous les besoins de ses membres. » (1984 : 7-8.)

Cette révélation, qu'il mettait souvent en rapport avec les circonstances qui l'avaient en partie déterminé à se consacrer aux civilisations traditionnelles du Pacifique – la débauche technologique, financière, humaine de la Deuxième Guerre mondiale se soldant par de gigantesques champs de ruines, un nombre inégalé de victimes, et pour lui comme pour beaucoup de ses compatriotes, par un dénuement absolu, dénué-

ment dont pourtant d'autres sociétés s'étaient arrangées avec bonheur pendant des millénaires –, l'énergie de sa nouvelle compagne, Marion Melk-Koch, océaniste bientôt conservatrice au musée de Leipzig, les amitiés étroites qui le liaient toujours aux survivants des sociétés océaniques qu'il avait visitées, tels sont probablement les ressorts principaux qui lui firent mener ses vingt dernières années de « retraite » au même rythme épuisant que par le passé, et avec des déterminations certainement plus libres de s'affirmer.

Autant qu'il le put, Gerd Koch revisita ses anciens « terrains » d'étude, pleinement conscient du prix de ses observations effectuées à plusieurs décennies de distance sur des individus et des sociétés plus vulnérables que d'autres à l'illusion technologique et au tourbillon de la « globalisation ». Le bilan aujourd'hui publié de ces nouvelles missions en Océanie est passionnant en même temps qu'ignoré de trop de spécialistes, selon ce que j'ai pu observer. En laissant de côté ses nombreuses interventions ponctuelles, conférences, articles, dont la publication en volume et la traduction seraient sûrement utiles, ce ne sont pas moins de sept ouvrages supplémentaires qui prolongent son œuvre scientifique « officielle », ou plus exactement *ex officio* en même temps qu'*ex cathedra*. On se tromperait à estimer ses livres *ex privato* comme de moindre portée.

Deux d'entre eux (*Probleme und Erfahrungen, Sein und schein*) ont été déjà évoqués. Pour simplifier, et sans oublier qu'une telle distinction n'a guère de sens dans une œuvre pareille, trois autres peuvent être considérés comme relevant plutôt de la science, les deux derniers étant explicitement dévolus aux arts du Pacifique. *Pflanzen für Menschen auf Riffinseln im Pazifik : Niutao + Nonouti* (« Des plantes pour les hommes sur les atolls océaniques de Niutao et Nonouti », 2002) généralise les apports de l'écologie et de l'ethnobotanique et démontre de manière définitive, en s'appuyant notamment sur une cinquantaine de films spécialement consacrés à ce sujet par Gerd Koch, que la plupart des « écosystèmes » océaniques, fort peu « naturels », doivent presque tout à l'homme, en bien comme en mal : pour les détruire il lui aura fallu moins d'un demi-siècle, et des millénaires pour les établir, comme ailleurs dans le monde, et même dans ce pays-ci.

Le bilan à tirer de cette science occidentale entre toutes, l'ethnologie, que l'uniformisation des modes de vie prive d'une de ses principales raisons d'être, est résumé par le titre de cet autre volume, *Man wusste nicht viel voneinander. Ein Ethnologe interwags im Pazifik* (« On n'aura pas

appris beaucoup les uns des autres. Un ethnologue parcourant le Pacifique », 2003). Si ce bilan est désastreux pour leur culture et leur civilisation, la faute n'en revient pas aux ethnologues qui, pourvu de se comporter selon les principes de leur discipline, étaient toujours bien reçus de leurs hôtes, les incompréhensions initiales se transformant le plus souvent en confiance mutuelle et en échange de connaissances. La responsabilité en incombe à l'Occident impérialiste, qui continue de cultiver le refus de savoir et le mépris de l'autre, conclut implicitement Gerd Koch.

Le plus frappant de ces trois volumes est sans doute *Ein besseres Leben. Eine Suche im Süd-Pazifik* (« Une vie meilleure. Enquête dans le Pacifique sud », 2000), qui étudie les effets de la globalisation dans les archipels de Tonga, Samoa et Fidji, et pour comparaison, à Tuvalu. Illustré de plus de cent cinquante photos permettant d'observer l'évolution de paysages, de familles, de types d'activité sur un demi-siècle de distance, l'ouvrage est trop concis pour supporter le résumé, mais on pourrait le présenter comme un concentré des contradictions inspirées aux colonisés par le modèle occidental, dans sa variante anglo-saxonne. L'illusion technologique y suscite une gabegie et un suréquipement ruineux, les idéologies religieuses une surpopulation et des conflits communautaires dramatiques, et même là où des sociétés plus isolées, comme à Tuvalu, paraissent avoir adopté des comportements plus sages et raisonnables, avec la surpêche, la montée du niveau de l'océan et la dégradation du climat notamment, l'ensemble de la situation résultant directement de la « globalisation » leur échappe, et avec elle toute perspective d'amélioration réelle de leur existence. Gerd Koch n'était guère plus optimiste pour l'avenir de l'espèce, toute entière emportée par cette folie de la prétendue « vie meilleure ».

Du côté des arts, Gerd Koch a ajouté à son œuvre deux contributions majeures, sur des sujets à première vue diamétralement opposés. Sa dernière recherche d'ethnomusicologie, *Songs of Tuvalu* (University of South Pacific, 2000), étudie, publie et permet d'écouter le répertoire souvent splendide de cet archipel grâce aux enregistrements réalisés sur place par l'auteur à quarante ans d'intervalle. « Ce fut probablement la dernière occasion d'apprendre quelque chose sur la musique ancienne de cet archipel », explique-t-il en avant-propos. Ce magnifique hommage à la musique et, plus encore, à la poésie traditionnelles du Pacifique, fait beaucoup regretter que Gerd Koch, après avoir publié, avec Dieter Christensen, *Die Musik der Ellice-Inseln*

(Berlin, 1964), n'ait pas été mieux encouragé à livrer tout ce qu'il savait de la poésie ancienne des Océaniens.

Dans *Falsch und Fälscher, verdächtige Werke aus der Südsee* (« Faux et faussaires, objets douteux d'Océanie », 2004), s'appuyant à la fois sur son expérience d'homme de musée et de grand voyageur, il montre comment, de longue date, la curiosité occidentale, puis l'intérêt marchand ont suscité la production non pas seulement de curios, ou de pièces « d'art d'aéroport », mais de forgeries destinées à tromper même des regards exercés, et que l'engouement récent pour les « arts premiers » n'a fait qu'encourager. Au passage, il livre des réflexions sur le statut de l'objet ethnographique qui éclairent de façon sans doute décisive les débats actuels sur les collectes coloniales ou les objets dits « post-contact ». Mais s'il n'y avait à relever qu'un seul thème reliant ce livre à *Songs of Tuvalu* et même aux précédents, ce serait son attachement à l'authenticité, ou si l'on veut, à la vérité en art comme en science.

Le débat typiquement occidental qui oppose, à propos des objets dits « d'arts premiers » les partisans de l'esthétique et ceux de l'anthropologie – et qui durera, faut-il rappeler, tant qu'existeront des musées –, Gerd Koch l'avait résolu à sa manière, en s'intéressant à ce qu'étaient les objets avant leur entrée au musée et en récusant globalement l'appréciation spécifiquement esthétique qui leur est appliquée d'ordinaire dans l'Occident moderne. Les arts océaniques, qui le passionnaient plus que tout autre sujet, ne lui paraissaient pas séparables de leurs créateurs, de leurs conceptions, de leur environnement ou de leur mode de vie. À ses yeux, la civilisation occidentale, notamment par ses musées (il rappelait souvent qu'il « n'aimait pas, et n'avait jamais aimé les musées »), était seule cause de la situation inauthentique imposée à ces « objets d'art », et seule cause aussi d'un débat artificiel et absurde dont les termes n'avaient évidemment pas présidé à leur création.

On comprend peut-être mieux pourquoi, quitte à passer pour un simple ethnographe aux yeux de collègues férus de structures sociales et de théories universelles (spécialement en France), Gerd Koch s'est toujours attaché à la description de la « culture matérielle » des civilisations qu'il étudiait. Il expliquait que dans le processus de colonisation les connaissances pratiques, les outils, les savoir-faire et les conceptions psychosociales qui leur sont attachées disparaissent beaucoup plus vite que les structures hiérarchiques ou de parenté (questions qui lui paraissaient du reste traitées sans la rigueur vou-

lue même par les plus grands auteurs). Mais l'argument historique, qui est celui de l'ethnologie d'urgence, coïncidait aussi chez lui avec des convictions matérialistes bien arrêtées et sensibles jusque dans la manière dont il envisageait les objets océaniques, en me disant par exemple : « L'objet prend son sens dans son contexte social, qui me devient ainsi accessible. »

Relevant autant de l'art que de la science, le style de ses descriptions, condensé et lumineux, se ressent à la fois des formules lapidaires d'écrivains latins, jamais perdus de vue depuis ses études classiques, et de sa longue pratique des langues océaniques, et spécialement polynésiennes, à l'expression fréquemment laconique et pleine d'*understatements*. « J'ai mené mes recherches de terrain dans un but de recensement prosaïque », m'expliquait-il, « et non de connaissance selon le regard européen. Mes travaux ont pris en compte les conceptions des naturels. » Il envisageait en même temps « la possibilité d'une autre voie, sans rapport avec nos façons traditionnelles de voir, d'analyser et de décrire, une démarche moderne, consistant à tirer nos lumières des vues des naturels, qui n'est pas simple, mais qui pourrait être pleine d'avantages ». À mieux le lire, de façon plus complice, cette « démarche moderne » n'était pas seulement pour lui une hypothèse heuristique ou une idée régulatrice, il avait bel et bien commencé à la mettre en œuvre.

Si ses travaux forcent l'admiration, le respect que forçait aussi son caractère pudique et fier empêche d'évoquer plus précisément l'extraordinaire ami qu'il savait être. Le sens de l'amitié, et plus généralement l'art de vivre, il n'en aurait pas disconvenu, sont également d'indispensables qualités « professionnelles » parmi d'autres non moins nécessaires dans la panoplie « scientifique » de l'ethnologue. On se bornera à dire qu'il s'évertuait à les porter toutes au plus haut degré. Mais tel n'est certainement pas le sens principal qu'il entendait donner à sa carrière comme à son existence, selon ce que j'en ai compris.

Je l'interprète, spécialement à la lumière de ses publications « privées » et des échanges confiants qu'elles nous valurent, comme une longue et sourde protestation contre la direction univoque – et selon ses pronostics pessimistes, aujourd'hui irréversible – imposée à l'humanité par un Occident moderne si aveuglément féru de jeux stupides (en anthropologie aussi), de technologies destructrices et de religiosités doloristes que la survie de l'espèce entière s'en trouve désormais menacée. « Il y avait à l'origine d'autres voies, un grand nombre de développements possibles dans toutes les directions », me

disait-il en constatant qu'avec le « développement » imposé par l'impérialisme occidental moderne, « c'était la voie fautive qui avait été prise ».

Fidèle aux préoccupations de ses pionniers, mais entendue en France seulement des surréalistes et de quelques rares spécialistes, une telle conception de l'anthropologie orientée non vers la détermination des différences et des ressemblances présentes ou passées entre les groupes humains, mais vers l'étude des possibilités de bonheur et de liberté ouvertes à l'humanité (maintenant autant que jadis, si l'on est moins pessimiste que Gerd Koch), est certainement la seule qui puisse rendre une utilité vitale à cette activité aujourd'hui surtout académique, et selon des critères saint-simoniens largement admis en Occident, aussi cléricale que parasitaire, jusqu'à susciter la « culture de séminaire » vantée par Alfred Gell.

Cela va de soi (*selbstverständlich*, comme il disait souvent), les enjeux historiques de l'anthropologie, tels qu'il fut donné à Gerd Koch de les redéfinir dans un Pacifique en plein bouleversement, ramènent les autres débats évoqués ici à propos de cette discipline à leur rang de futiles jeux intellectuels dont s'amuse les seuls Occidentaux, peut-être même aux dépens d'autres peuples. Parmi les nombreuses « leçons d'Océanie » que nous laisse à méditer le *Südseemann*, on ne retiendra pour finir que ce rappel : l'anthropologie est l'étude des êtres humains dans la totalité de leurs aspects, spécialement dans la dimension « générique », comme disait Karl Marx, que leur confèrent leurs activités matérielles, et c'est ce regard global, porté sur un demi-siècle de disparition sans cesse accélérée de savoir-faire et de modes de vie multiséculaires, qui a autorisé (ou même obligé) l'anthropologue, l'homme de science, à signaler dans ses derniers ouvrages qu'avec la « globalisation », ce ne sont pas seulement les sociétés du Pacifique, mais l'espèce humaine qui se trouve menacée et en état d'urgence – sans parler de l'anthropologie, *selbstverständlich*.

#### QUELQUES REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Une bibliographie exhaustive (jusqu'à cette date) de Gerd Koch se trouve pp. 11-26 du volume publié en 1997 par Klaus Helfrich sous le titre *Gestern und Heute - Traditionen in der Südsee. Festschrift zum 75. Geburtstag von Gerd Koch* (Baessler-Archiv, n. f., 45,

Reimer, Berlin). Nous proposons ci-dessous une bibliographie de ses principaux ouvrages et nous publierons prochainement, dans un futur numéro du JSO et sur notre site internet (<http://oceanistes.org>), une bibliographie complète.

KOCH Gerd, 1955. *Südsee - gestern und heute. Der Kulturwandel bei den Tonganern und der Versuch einer Deutung dieser Entwicklung*, Braunschweig, Albert Limbach Verlag.

—, 1961. *Die materielle Kultur der Ellice-Inseln*, Berlin, Veröffentl. d. Museums f. Völkerkunde Berlin NF 3. Traduction anglaise de Guy SLATTER, 1984. *The Material Culture of Tuvalu*, Suva, Institute of Pacific Studies.

—, 1965. *Materielle Kultur der Gilbert-Inseln*. Veröffentl. d. Museums f. Völkerkunde Berlin, NF 6, Berlin. Traduction anglaise de Guy Slatter, *The Material Culture of Kiribati*, Institute of Pacific Studies, Suva, 1986.

—, 1968. *Kultur der Abelam*, Berlin, Veröffentl. d. Museums f. Völkerkunde Berlin NF 16.

—, 1969. *Südsee. Führer durch die Ausstellung der Abteilung Südsee*, Berlin, Museum für Völkerkunde.

—, 1971. *Materielle Kultur der Santa Cruz-Inseln*, Berlin, Veröffentl. d. Museums f. Völkerkunde Berlin NF 21.

—, 1982. *Iniet. Geister in Stein. Die Berliner Iniet-Figuren-Sammlung*, Berlin, Museum für Völkerkunde.

—, 1984. *Malingdam. Mensch, Kultur und Umwelt im zentralen Bergland von West-Neuguinea* 15, Berlin, Reimer.

—, 1985. (Her.) *Boote aus aller Welt*, Berlin, Museum für Völkerkunde.

—, 2000. *Ein besseres Leben. Eine Suche im Südpazifik*, Edition Failima, Leipzig.

—, 2000. *Songs of Tuvalu*, Translated from German by Guy SLATTER, Suva, Institute of Pacific Studies, University of the South Pacific.

—, 2002. *Pflanzen für Menschen auf Riffinseln im Pazifik, Niutao und Nonouti*, Leipzig, Edition Failima.

—, 2003. *Man wüsste nicht viel voneinander. Ein Ethnologe unterwegs im Pazifik*, Leipzig, Edition Failima.

—, 2004. *Falsch und Fälscher. Verdächtige Werke aus der Südsee*, Leipzig, Edition Failima.

—, 2005. *Probleme und Erfahrungen. Expeditionen in die Südsee*, Leipzig, Edition Failima.

—, 2005. *Sein und schein. Die Eindeichung der Südsee in Berlin Dahlem*, Leipzig, Edition Failima.

KOCH Gerd avec Dieter CHRISTENSEN, 1964. *Die Musik der Ellice-Inseln*, Berlin, Veröffentl. d. Museums f. Völkerkunde Berlin NF 5.